

LES *Manuela Dumay*
HISTOIRES
QUE SA CHAIR
AVAIT CONNUES



Manuela Dumay

Les Histoires que sa chair avait connues

© Manuela Dumay, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0486-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Toutes les histoires d'autrefois se dressaient devant lui
et devenaient le présent dans son esprit, tout comme elles avaient été jadis
un présent en chair et en os, selon un prototype ;
il lui semblait qu'il errait sur un sol diaphane fait d'innombrables couches de
cristal
qui descendaient jusque vers l'insondable et entre lesquelles brûlaient les
lampes.
Il se mouvait à la surface, au milieu des histoires qu'avait connues sa chair. »

THOMAS MANN, *Joseph et ses frères*, trad. Louis Vic

« Si le temps mesure quelque chose chez un être humain, ce sont les blessures.
Je pense n'en avoir eu ni plus ni moins que n'importe qui : beaucoup donc.
Loin de m'aguerrir, ce lot commun m'a mis le cœur à nu. »

AMELIE NOTHOMB, *La Nostalgie heureuse*

I

ELLE PRONONCE LES MOTS

Le 7 juillet 1984, vers 21h30

Je ne me demande pas où je suis. Je sais. Je ne suis pas étonnée. Je n'ai pas mal. Je n'ai pas peur. J'entends un bruit que je connais, c'est un bruit de ciseaux. Je sens que mon soutien-gorge est coupé devant, entre mes seins. La lame est froide sur ma peau. L'acte et son bruit me surprennent. Je crois que je suis allongée par terre. Je me vois un peu par le dessus, comme si j'étais agenouillée et penchée sur moi. Tout est rouge. Je suis gênée par une lumière forte. Intermittente. Je perds connaissance.

Je reprends connaissance. J'entends les pales d'un hélicoptère et aussitôt ma mémoire s'enclenche sur la chanson de Louis Chédid : « L'action se déroule dans ta ville, vue d'hélicoptère ou du haut d'un building... ainsi soit-il, tel est le nom du film ». Un homme me dit : « Attention on va vous recoudre la lèvre. » Au bruit, je crois qu'il n'a pas cousu mais agrafé. Je n'ai rien senti. Je m'entends épeler les numéros de téléphone. Je n'ai pas de difficulté à le faire. Aujourd'hui, je me demande comment je pouvais parler distinctement avec le bout de la langue déchiqueté et la mâchoire coupée en deux. Je perds connaissance.

Je reprends connaissance. J'ai une obsession, traduire. Pour Gladys. Elle ne parle pas français. Si elle souffre, elle ne peut rien expliquer. Je veux qu'on la place à côté de moi. Je veux qu'on la comprenne et qu'elle comprenne ce qu'on lui dit. Je veux traduire pour elle. Je ne veux pas du naufrage de l'incompréhension. Quelque chose me gêne dans la poitrine : « C'est de ma faute ». Je me sens coupable. J'étais passagère arrière mais c'est moi qui ai organisé ce voyage, qui ai invité Gladys, l'amie propriétaire de mon appartement à Dublin. C'est lourd et c'est là, dans ma poitrine. Je répète que je veux traduire pour Gladys. On me répond évasivement. J'entends et sens qu'on me glisse dans une fourgonnette. Je demande à ce que Gladys soit avec moi dans la même fourgonnette. Je ne comprends pas la réponse. Je ne sais pas si elle est là. Je perds connaissance.

Je reprends connaissance. La fourgonnette démarre et je me rendors. Je suis réveillée par les cahots de la route en travaux qui font jaillir des coulées de

douleurs profondes, violentes, une éruption volcanique dans les jambes. Surtout dans les jambes. Je m'entends dire :

— Vous n'allez pas me laisser souffrir trop longtemps, hein.

— Ne vous inquiétez pas, on arrive à l'hôpital.

Je me rendors.

Deux jours plus tard

Je me réveille. On me dit que nous sommes le surlendemain de l'accident, que j'ai été opérée dès mon arrivée à l'hôpital. Une grosse intervention qui a duré sept heures.

Aujourd'hui, je pense aux infirmières de bloc, à l'anesthésiste et aux trois chirurgiens qui se sont succédé sous le scialytique pour réparer mon corps, un orthopédiste pour les jambes, un stomato pour la mâchoire, et un oto-rhino pour la chirurgie restauratrice de la face, mon père qui, âgé de soixante-dix ans, cinq ans après avoir pris sa retraite, restaure sa production personnelle. J'imagine les trois chirurgiens comme trois artisans d'art sur un échafaudage. Qu'on me comprenne bien, ce n'est pas que je me considère comme une œuvre d'art mais que j'envisage toute forme de vie comme telle.

L'intervention de mon père fut pour moi une chance énorme : j'appris plus tard que ce soir-là à l'hôpital il n'y avait pas de chirurgien oto-rhino de garde. La chirurgie restauratrice de la face, c'était sa spécialité et il s'était porté volontaire pour recoudre lui-même le visage de sa fille.

Pour le personnel de bloc, ç'avait été une nuit difficile. En plus du nôtre, d'autres accidents de la route avaient apporté leur lot de grands blessés aux urgences. C'était un samedi soir et l'époque où il y avait 12 000 morts et 350 000 blessés par an sur les routes de France.

Je ne peux pas parler. Une machine fait bip-bip. J'ai une quinte, je ne me sens pas bien, la machine émet un son plus affolé, j'entends et je sens quelqu'un arriver. Je n'arrive pas à ouvrir les yeux. Elle m'angoisse cette machine qui se déclenche comme un signal d'alarme à chaque fois que je ne me sens pas bien. J'entends un mécanisme qui se met en route, le bip-bip affreux commence et quelqu'un arrive, règle sûrement quelque chose et repart. Le bip-bip semble dire à voix haute que ça ne va pas, et je ne sais pas quoi, mais je me sens confusément en danger, par l'intérieur, sourdement. Une peur diffuse, je n'ai pas la force d'autre chose. Je replonge dans un état comateux jusqu'à ce que la

quinte et la machine qui fait bip-bip me réveillent et m'enferment à nouveau entre les quatre murs de l'inconfort et de l'anxiété.

J'entends des gémissements dans une pièce à côté, sur ma droite. Une voix de garçon, une longue plainte qui dit qu'il a soif, soif, soif, j'ai soif... Parfois c'est un cri informe qui s'étire à n'en plus finir. Je voudrais qu'il se taise, qu'il arrête de souffrir. C'est le conducteur de la voiture d'en face, me dit-on. Quelques semaines plus tard, en rééducation, je devais faire leur connaissance, la sienne et celle de sa compagne, Sandrine, âgés respectivement de 18 et 15 ans. Tous les trois nous avions à peu près les mêmes blessures. Lui était resté 15 jours entre coma et somnolence.

Arrivent près de moi des voix familières, celles de mon père et de Toto, son copain chirurgien du mou, ami de la famille depuis toujours. Papa et lui avaient fait leur internat ensemble. C'est devenu un peu de la provocation pour moi de dire « chirurgien du mou » ; bien souvent, chez ceux qui ne connaissent pas le milieu médical, l'expression provoque une grimace. Le chirurgien du mou s'appelle ainsi par opposition au chirurgien du dur, l'orthopédiste, le charpentier du corps, celui qui remboîte les articulations, ampute l'os à la scie, visse des plaques à la perceuse. Toto donc, qui était en vacances avec nous dans la maison de campagne, avait accompagné mes parents à l'hôpital et il était présent pendant l'intervention.

Je ne peux pas bouger mon bras gauche. Ce n'est pas grave, je suis droitière. Je découvre plus tard qu'on me l'a attaché pour sécuriser la perfusion. De la main droite, en gardant le bras posé sur le drap, je fais le geste d'écrire. On me dit qu'on va me donner une ardoise. À l'aveuglette forcément, j'écris que j'ai peur de tomber de mon lit, je voudrais des barrières. Je ne sais plus si c'est Toto ou papa qui a lu mon ardoise à voix haute. Je suis tellement soulagée que l'on comprenne ce que j'ai écrit. On me dit que je ne risque rien. Ça ne me rassure pas. Je ne comprends pas pourquoi on ne peut pas me mettre des barrières. Peut-être y en a-t-il déjà et je ne m'en rends pas compte ? Je fais signe que je veux encore écrire. On me redonne l'ardoise. Je veux savoir pour mes amies, Anne-Marie, qui était au volant, et Gladys. C'est papa qui répond à ma question. Il parle avec assurance, sur un ton magistral, je lui fais confiance : « Elles sont en coma dépassé mais on peut toujours espérer. » Je me raccroche à cet espoir. Je me concentre du mieux que je peux et j'essaie de communiquer par la pensée

avec mes amies, les supplie de tenir bon. J'y crois et je n'y crois pas. En fait, je ne sais pas. Il y a quelque chose en moi que ça arrange de ne pas savoir.